

Études littéraires africaines

GYSSELS (KATHLEEN), *PASSES ET IMPASSES DANS LE COMPARATISME POSTCOLONIAL CARIBÉEN. CINQ TRAVERSES*. PARIS : CHAMPION, COLL. BIBLIOTHÈQUE DE LITTÉRATURE GÉNÉRALE ET COMPARÉE N°86, 2010, 432 P., BIBL., INDEX – ISBN 978-2-7453-1988-3



Charles W. Scheel

Number 31, 2011

Nairobi. Urbanités contemporaines

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1018760ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1018760ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Scheel, C. W. (2011). Review of [GYSSELS (KATHLEEN), *PASSES ET IMPASSES DANS LE COMPARATISME POSTCOLONIAL CARIBÉEN. CINQ TRAVERSES*. PARIS : CHAMPION, COLL. BIBLIOTHÈQUE DE LITTÉRATURE GÉNÉRALE ET COMPARÉE N°86, 2010, 432 P., BIBL., INDEX – ISBN 978-2-7453-1988-3]. *Études littéraires africaines*, (31), 100–102. <https://doi.org/10.7202/1018760ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Les quatre contributions suivantes parlent d'auteurs qui investiront le désert de sens par rapport à la réalité coloniale. Thierry Spas analyse la façon dont Saint-Exupéry fait du désert un lieu d'inspiration pour l'homme confronté à son individualité. Loin du « trop plein » de la colonisation, c'est le « vide » du désert qui enrichit l'imaginaire exupérien. J. Grave présente pour sa part les récits de Roger Frison-Roche, explorateur et écrivain français : celui-ci a développé dans ses récits la figure du héros nomade, pour lequel l'exploration des immenses espaces vides va de pair avec une quête mystique. De la sorte, Frison-Roche est un postmoderne avant la lettre puisqu'il prend comme point de départ de son imaginaire esthétique le nomadisme dans un espace et non pas la fixation dans un lieu, pour reprendre une opposition chère à Michel de Certeau. Guillemette Tison, elle aussi, lit le désert comme un espace herméneutique dans deux romans de Michel Tournier qui cherchent à démonter et à réécrire les images traditionnelles du désert. Charles Coutel, finalement, décrit comment, pour Jabès, le désert devient un lieu rempli de sens, reliant présence et absence, et le contrepoint absolu aux horreurs de l'Holocauste qui avaient tellement bouleversé l'auteur.

Avec la naissance de nouveaux médias au cours du XX^e siècle, le désert s'est aussi prêté à des représentations visuelles ou cinématographiques qui reprennent ou déjouent certains stéréotypes de l'écrit. Isabelle Roussel analyse ainsi les relations entre l'œuvre de Le Clézio et celle de photographes comme Bruno Barbey ou Raymond Depardon, alors que Patrick Vienne détaille les isotopies sémantiques qui orientent la représentation du désert dans les westerns.

Ce bref aperçu montre que l'atout principal de cet ouvrage réside dans les perspectives multiples et transversales qu'il ouvre sur la représentation du désert dans la littérature du XX^e siècle. Les contributions, toutes originales, forment un tout cohérent. On peut regretter que cette cohérence ne soit pas davantage articulée à un niveau plus théorique, dans une conclusion qui l'aurait replacée dans une logique postcoloniale et / ou postmoderne, mais c'est là une des seules lacunes de ce volume.

■ Alex DEMEULENAERE

GYSSLS (KATHLEEN), *PASSES ET IMPASSES DANS LE COMPARATISME POSTCOLONIAL CARIBÉEN. CINO TRAVERSES*. PARIS : CHAMPION, COLL. BIBLIOTHÈQUE DE LITTÉRATURE GÉNÉRALE ET COMPARÉE N°86, 2010, 432 P., BIBL., INDEX – ISBN 978-2-7453-1988-3.

Dans cet essai, l'auteure, professeur de littératures francophones postcoloniales à l'Université d'Anvers et directrice d'un groupe de recherche dans ce domaine, propose de remédier à ce qu'elle perçoit comme un symptôme de la « balkanisation » (p. 14) du champ littéraire caribéen, par la construction de cinq « traverses » comparant cinq duos d'auteurs francophones et anglophones sous divers angles dans chacun des chapitres de son

ouvrage. Elle explore ainsi : 1) les figures des « Médées noires » (p. 31) dans *Jazz* de Toni Morrison et *Célanire cou-coupé* de Maryse Condé ; 2) le « gay savoir » ou « l'indicibilité du genre » (p. 93, 26) dans *Black-Label* de Léon Damas et *La Chambre de Giovanni* de James Baldwin ; 3) les aspects d'une « littérature délibérément spectaculaire et scandaleuse » (p. 27) dans les romans de la diaspora haïtienne, *Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit ?* de Dany Laferrière et *Après la danse, promenade au cœur du carnaval de Jacmel* d'Edwige Danticat ; 4) les « métafictions historiographiques » (p. 27) à propos d'Haïti que sont *Le Soulèvement des âmes* et *Le Maître des carrefours* de Madison Smart-Bell et *Aube tranquille et Moi, Toussaint Louverture avec la plume complice de l'auteur* de Jean-Claude Figolé ; et 5) les premières esquisses de « la créolisation » (4^e de couverture) chez deux grands poètes-prosateurs, deux « Isolés Soleils ? » (p. 295), dans *La Lézarde* d'Édouard Glissant et *Le Palais du paon* de Wilson Harris. L'étude est complétée par une bibliographie substantielle et un index fort utile.

Le discours que tient K. Gyssels sous la sobre couverture de cette belle collection risque de surprendre, car ce n'est pas celui de quelque intellectuelle pisse-froid ou d'une sage comparatiste formatée en parfait hexagone et au ton mesuré, mais celui d'une érudite passionnée – non seulement par sa vocation de comparatiste mais aussi par le champ littéraire dont elle connaît le moindre recoin, voire la moindre rumeur. Dès l'introduction, le lecteur sent bien que le constat de « l'échec d'une conscience caribéenne » (p. 12), de la « fracture linguistique » persistante (p. 22), des mesquineries nationales et de rivalités indignes entre grands écrivains, bref, le diagnostic d'une « communauté caribéenne si peu pan-caribéenne » (p. 14) en dépit des clameurs officielles – tout cela navre une auteure clairement engagée pour l'utopie du « collier d'îles » (p. 12) cher à Césaire, et qui s'avère une juge implacable des défauts, petites et compromissions qu'elle relève dans les œuvres étudiées, certes, mais aussi dans les paratextes, les critiques, les remises de prix, les interviews, les tabous concernant la « canonisation d'auteurs » (p. 21), etc. Elle conclura, dans un chapitre intitulé « Nation, Narration, DissémiNation [sic] », que la littérature anglophone est avantagée pour plusieurs raisons, que, trente ans après, la créolité est au point mort (p. 352) malgré la mémoire culturelle commune, que le comparatiste n'est toujours pas sorti de « sa crise » (p. 359), et que « la discorde règne dans les cénacles littéraires caribéens » (p. 354).

C'est donc à la loupe d'une rare exigence et au marbre d'une rare compétence dans les deux versants linguistiques de la littérature retenus, que K. Gyssels passe ses « cinq traverses » afin de « poser les jalons d'un canon caribéaniste nouveau » (p. 353), en réinsérant des voix injustement oubliées – comme celles de Damas et de Figolé –, car à cause du succès grandissant de « la culture de masse » (p. 353), on est en train de passer d'une littérature « d'entente » à une littérature de « détente » (p. 355). Mais elle espère que ses cinq traverses et « un comparatisme nouvelle

formule auquel exhorte Spivak » (p. 360) mettront en évidence l'imaginaire commun d'une « littérature devenue grande » (p. 358) et qu'en faisant sortir les littératures anglophones et francophones de la diaspora noire hors « des niches géographiques, linguistiques et institutionnelles », il adviendra que « la Nation débalkanisée » se manifeste dans une littérature « qui parlera le même langage » (p. 361).

Une telle formule finale exprime une force de conviction inébranlable en dépit des nombreuses ombres soulignées dans le tableau peint par l'auteure. En raison de son amour illimité de la Caraïbe, de sa connaissance imbattable de ce domaine culturel et littéraire, de la grande pertinence générale des analyses, et de jugements souvent si tranchés qu'ils devraient alimenter des myriades de discussion, on conclura que ce livre est incontournable. Et parce que son dynamisme est aussi admirable que son érudition, on pardonnera à l'auteure une expression souvent touffue et parfois baroque, de nombreuses saillies trop polémiques et trop subjectives, ainsi que bien des imperfections stylistiques ou linguistiques – notamment le maintien de termes anglais là où une traduction aurait été facile et adéquate (pourquoi « la *slave narrative* » (en 4^e de couverture), et pas « le récit d'esclave », par exemple ?). Mais on ne pardonnera pas à l'éditeur d'une collection aussi onéreuse – pour être aussi bellement imprimée et reliée – de ne pas avoir fait la toilette (coquilles en tout genre, numéros de notes discordants, etc.) que le texte méritait.

■ Charles W. SCHEEL

HÉLIAS (FRÉDÉRIQUE), HOAREAU (STÉPHANE), DIR., *ÎLES DE L'OcéAN INDIEN. N° SP. DE CARNAVALESQUES*, (NANCY : ÉDITIONS ASPECTS ; LA RÉUNION : ÉDITIONS K'A), N°4, JUIN 2010, 140 P. – ISBN 978-2-91079-179-7.

Ce volume, coordonné par deux jeunes Réunionnais, Frédérique Hélias et Stéphane Hoareau, présente vingt-quatre poètes vivant ou écrivant en français à La Réunion, aux Comores, à Maurice, à Madagascar et aux Seychelles, cinq espaces de création où le français tient une place différente parmi d'autres langues qui le côtoient, l'encerclent, le contaminent ou l'ostracisent. Les textes présentés témoignent de cette infinie complexité dans ce bout du monde appelé, comme le rappelle Daniel-Henri Pageaux dans la postface, « espace indocéanique ou india-océanique » (p. 135). Le projet du volume, qui est aussi celui de la revue, est de découvrir non des zones ou des situations, mais des créateurs défiant, individuellement, la même langue française. Le classement par ordre alphabétique d'auteurs brouille donc les regroupements nationaux traditionnels en les faisant « errer en cet archipel » (p. 25) selon les termes du Mahorais Nassuf Djailani. Le lecteur familier de la zone retrouvera les poètes qui ont déjà publié en France des volumes sous leur nom (le Comorien Salim Hatubou, les Malgaches Raharimanana et Ravaloson, les Réunionnais Catherine